CARTEL DES MINES

IMPRESSIONS DE VOYAGE EN U. R. S. S.

- SEPTEMBRE 1 9 6 0 -

par quelques élèves de

L' ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DES MINES DE S A I N T - E T I E N N E

Conférence du 14 décembre 1960

Hôtel des Ingénieurs
ST. ETIENNE

Texte rédigé par MM. BELLUS François
BRISSEAU Claude
CHEVALIER Jean-Pierre
COSTES Philippe
de BUSSAC Pierre
DECOMBAS Michel

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

Mes camarades et moi-même allons essayer, au cours de cette conférence, de vous raconter sommairement notre voyage en U.R.S.S., et de vous faire part de nos impressions.

N'étant pas des conférenciers professionnels, nous nous sommes partagés le travail, et vous entendrez successivement chacun de mes camarades vous parler d'un sujet déterminé. Pour ma part, je commencerai par vous exposer brièvement les sources de notre voyage, qui remontent au mois de décembre de l'an passé.

Après l'accord de principe des Ministères des Affaires Etrangères de FRANCE et d'U.R.S.S., l'Union Nationale des Etudiants de France (U. N. E. F.) avait décidé de rencontrer à MOSCOU les représentants du Conseil des Etudiants soviétiques, afin de règler les questions pratiques concernant les échanges d'étudiants. J'ai donc demandé au Vice-Président Extérieur de l'U.N.E.F., de transmettre aux divers Instituts des Mines d'U.R.S.S. une proposition d'échange avec les élèves des Ecoles du Cartel des Mines. Je devais recevoir trois mois plus tard, par l'intermédiaire de l'U.N.E.F., les contre-propositions du Conseil des Etudiants Soviétiques : on nous proposait un échange de vingt personnes pendant trois semaines avec l'Institut des Mines de MOSCOU.

Les détails concernant les dates et les conditions matérielles furent règlée directement par échange de courrier avec le responsable de notre accueil, et je devais apprendre à MOSCOU que ce responsable que je considérais comme un étudiant, était en réalité le Sous-Directeur de l'Institut. Il fut décidé à leur demander que nous irions en U.R.S.S. au mois de septembre, et qu'ils viendraient en FRANCE au mois d'octobre.

D'autre part, il fallut établir un projet de budget de la réception des étudiants soviétiques, afin de demander une subvention au Ministère des Affaires Etrangères ; celui-ci devait m'accorder 5.000 NF, soit moins de la moitié de la somme nécessaire et je tiens à remercier les divers organismes privés auxquels nous nous sommes adressés, et qui ont bien voulu nous accorder le complément indispensable, sans lequel notre projet n'aurait pu se réaliser.

Dans un premier temps, les 20 places furent attribuées de la façon suivante : 6 à chaque Ecole des Mines, et 2 à l'Ecole de Géologie de NANCY, ces deux dernières places furent bientôt libérées, car aucun élève ne pouvait se rendre libre au mois de septembre ; elles allèrent l'une à un étudiant de l'Ecole des Langues Orientales, parlant couramment les deux langues et qui accepta de nous servir d'interprête, l'autre, après un tirage au sort à un camarade de l'Ecole des Mines de ST.ETIENNE.

.../...

Puis les vacances arrivèrent, les vingt participants partirent dans toute la FRANCE ; le rendez-vous étant fixé pour le lundi 29 août, au soir, à la Gare du NORD, à PARIS.

Je reçus, vers le milieu du mois d'août, une dernière lettre de l'Institut des Mines, me donnant leur accord final sur tous les points de notre voyage, et, conformément à leur demande, j'expédiais dix jours avant la date prévue pour notre départ un télégramme indiquant l'heure et le jour de notre arrivée à BREST, frontière russo-polonaise où un délégué de l'Institut devait venir nous attendre.

Rentrant de vacances le dimanche 28 août, soit la veille de notre départ, je reçus deux télégrammes de MOSCOU, l'un rédigé en français et signé du Conseil des Etudiants soviétiques disant : "vu quelques difficultés, prière ajourner voyage étudiants français jusqu'à nos prochaines communications stop lettre suit", l'autre, télégramme en russe et signé du Directeur de l'Institut, avait même signification.

Je dus donc envoyer à mon tour des télégrammes pour prévenir mes camarades qu'il était inutile de venir à PARIS ; il fallut même demander au Chef de Gare de COLOGNE, de prévenir un camarade qui devait nous rejoindre là-bas et dont je ne connaissais par l'adresse en ALLEMAGNE. Certains télégrammes arrivèrent à destination, alors que l'interessé était déjà parti pour PARIS, et lundi soir, je vis arriver quelques "mineurs" lourdement chargés dont le sourire disparut bien vite.

D'autre part, dès lundi matin, je protestai énergiquement pour ce procédé auprès de l'Ambassade des Républiques Soviétiques, en FRANCE, du Ministère des Affaires Etrangères, qui se mit en relation avec son Ambassade à MOSCOU, et enfin auprès de l'U.N.E.F. Je reçus deux jours plus tard un second télégramme du Directeur de l'Institut "Institut Mines MOSCOU peut recevoir délégation au début année 61 tous les détails par lettre".

A la réception de ce message, j'informai mes camarades que le voyage n'aurait pas lieu cette année et qu'en conséquence, ils pouvaient disposer de leur mois de septembre. Or, en réponse à d'autres démarches, je devais recevoir le mercredi soir un troisième et dernier télégramme, dont voici le texte : "en rectification notre télégramme vingt six août Ecole Mines MOSCOU d'accord accueillir groupe étudiants français pour deux semaines - prière communiquer date arrivée MOSCOU - Conseil Etudiants U.R.S.S.". Quelques heures plus tard, l'Ambassade soviétique et l'U.N.E.F. me prévenaient de ce changement d'attitude et en réclamaient chacune le bénéfice, ainsi d'ailleurs que l'Ambassade de FRANCE à MOSCOU. Nous n'avons jamais pu savoir les raisons de cet ajournement, puis du changement, et enfin du raccourcissement de notre séjour.

Nouvelle série de télégrammes pour re-convoquer les vingt "mineurs", et il fallut même recourir à la R. T. F. pour lancer un appel afin de prévenir ceux qui étaient repartis sans laisser d'adresse.

Lundi 5 octobre - rien de nouveau - nous partons .....

- LE VOYAGE -

Nous sommes enfin arrivés à MOSCOU, après deux jours et demi de voyage. Sur le quai, une délégation d'étudiants nous attendait les bras chargés de fleurs. Immédiatement, nous étions pris en charge par l'Intourist, bureau officiel du tourisme qui s'occupe de loger et de guider les voyageurs et d'une façon générale de leur ôter jusqu'au souci d'avoir à prendre des initiatives.

Au cours de notre séjour, nous devions demeurer huit jours à MOSCOU, et quatre jours à LENINGRAD ; deux jours furent consacrés à une rapide visite aux mines de STALINOGORSK. La partie "technique" du voyage était d'ailleurs très mince : une mine et une usine d'engrenages et machines-outils à MOSCOU. Nous avons donc fait beaucoup de tourisme, beaucoup de musées et de monuments eurent notre visite ; quelques soirées furent réservées au théâtre ou à d'autres activités plus bourgeoises, telles que la danse. C'est ainsi qu'une soirée dansante fut donnée en notre honneur à l'Institut des Mines de MOSCOU, et que nous fûmes conviés à la Soirée Internationale de l'Amitié, organisée pour toutes les délégations étrangères présentes à MOSCOU ; dans les deux cas, il y eut des discours, puis un spectacle folklorique, l'orchestre nous fit ensuite danser jusqu'à Onze heures, et tout le monde rentra chez soi. Nous avons quand même eu le temps de remarquer l'absence de rythmes modernes, le blues rapide et ce qu'il y a de plus osé, et il est de très mauvais goût de le danser à la manière occidentale ; le tango est très prisé, et semble être le seul rythme venu d'Amérique du Sud ; le cha-cha-cha est en tout cas totalement inconnu.

De toute façon, la danse n'est pas une activité culturelle et nos hôtes lui ont préféré des visites édifiantes et formatrices aux principaux Musées et monuments. Mais il fallut bien nous limiter, et notre temps fut soigneusement minuté, et en principe nous devions respecter le programme. Nous avons donc vu à MOSCOU la Galerie TRETIAKOV dédiée à la peinture russe, et dont la partie la plus interessante est certainement celle réservée aux icônes. Malheureusement, une réorganisation était en cours, et nous n'en avons presque rien vu. Nous citerons pour mémoire les salles dédiées au célèbre réalisme soviétique.

Encore à MOSCOU : le Kremlin dont on peut visiter deux Cathédrales, la cour où reposent la cloche et le canon géant, et le célèbre Musée des Armures ; celui-ci rassemble surtout des oeuvres d'art ayant appartenues aux Tsars, la partie "armures", d'ailleurs fort interessante, est très réduite ; une salle rassemblant un certain nombre d'Evangiles richement ornés, a retenu notre attention. On montre aussi des trônes, habits ou carosses ayant appartenu à différents Tsars.

A LENINGRAD, nous avons visité le Musée de l'Ermitage, celui-ci est dû à une initiative de PIERRE le GRAND (qui, pour attirer les visiteurs, leur offrait un repas), et il rassemble une partie de l'héritage artistique des tsars, les joyaux de la couronne, et surtout, une interessante division de peinture étrangère, où l'art français tient une place de choix, avec 42 salles :

on y trouve surtout des Impressionnistes ; une salle est d'autre part réservée aux gravures satiriques françaises du siècle dernier, mais les dessins exposés traduisent nettement les tendances d'extrême-gauche de leurs auteurs. Toujours à l'Ermitage, nous avons pu voir une salle réservée aux productions personnelles de PIERRE le GRAND, qui, on le sait, était fort habile de ses doigts, et connaissait plusieurs métiers.

Mais, en dehors de ces musées mondialement connus, nous avons pu en voir de plus modestes, et non dépourvus d'interêt, installés dans des propriétés ayant appartenu soit à l'aristocratie, soit au clergé, et où l'on montre les oeuvres d'art que possèdakent les précédents occupants. Nous avons pu voir ainsi la propriété de la famille des Cheremetiev, où notre interprête Dimitri nous étonna tous par ses connaissances approfondies sur ce point particulier, et il en remontra même à notre guide. Ici comme ailleurs, la propagande n'est pas absente, quoique présentée de façon fort discrète, car, avant de sortir, il faut traverser une salle où est fait l'historique du servage ches les Cheremetiev. Nous dûmes aussi, à une initiative de notre interprête, de visiter le peu connu Monastère de la Vierge à MOSCOU, où nous avons pu voir un début d'office, auquel n'assistaient que de vieilles gens.

A côté d'un important héritage du passé, le nouveau régime a imprimé sa marque, en parsemant la RUSSIE de monuments et musées destinés à perpétuer le souvenir de la Révolution et de ses promoteurs, parmi lesquels LENINE occupe bien sûr la meilleure place.

Nous n'avons pu voir le célèbre Mausolée de la Place Rouge, provisoirement fermé pour réparations. Par contre, on nous montra, à MOSCOU, le Musée LENINE, à LENINGRAD, le Palais de Smolny où était l'Etat-Major de la Révolution, le croiseur "Aurore" qui donna le signal de l'insurrection, et le Musée de la Révolution. Dans tous ces musées, on retrouve les mêmes bustes conventionnels, les mêmes tableaux glorifiant les géniales attitudes de LENINE.

Quant à la célèbre forteresse Pierre et Paul, à LENINGRAD, elle offre deux aspects : -dans sa cathédrale, les tombeaux des Tsars sont toujours sagement alignés, et celui de Pierre le Grand est fleuri-, dans sa prison, on montre les cellules qu'ont occupé différents révolutionnaires, et les visiteurs russes présentent dans les deux cas, des visages empreints d'un recueillement, j'allais dire "religieux". On [illegible] cette [illegible]

On ne peut terminer cette énumération, sans parler du Musée d'Histoire Religieuse, installé à LENINGRAD dans la Cathédrale El Kazan. Il se veut anti-religieux, mais les arguments présentés nous laissèrent pantois.

Mais notre rôle de touristes nous a aussi entraînés vers les splendeurs modernes dues aux architectes soviétiques. Il est peut-être bon de rappeler que nous avons visité les deux plus grandes villes russes, MOSCOU et LENINGRAD. Or, ces deux villes ont des histoires différentes : LENINGRAD fut

.../...

fondée par Pierre le Grand, qui voulut une capitale européenne d'aspect ; la Ville compte plus de cent palais, et a gardé son caractère. Le plus haut immeuble de la ville a 9 étages ; la cathédrale St-Isaac, due à l'Architecte français MONFERRAND, domine toujours la ville de ses quatre vingt mètres ; il est d'ailleurs interdit de prendre des photos depuis le dôme qui couronne l'édifice.

MOSCOU est la vieille capitale rasée et pillée en 1812 ; de ce fait, il ne reste à peu près rien de sa splendeur passée : tout au plus le Kremlin, et quelques Eglises, Monastères ou propriétés qui n'ont été englobés dans la ville que récemment. Un trait dominant de MOSCOU est d'ailleurs l'absence quasi-totale de statues ou fontaines, qui font le charme des places de LENINGRAD, même si Pierre Ier et LENINE s'y disputent la vedette. Le Gouvernement soviétique a rendu à MOSCOU sa vocation première et a tenu à embellir cette ville reconstruite sans ordre et à l'architecture terne. Ainsi sont nés les quatre gratte-ciels, le Métro, les grands parcs qui faisaient cruellement défaut à la ville, alors que LENINGRAD en possède plusieurs, dont le jardin d'été, au charme tout français, et à l'écart, au bord de la Baltique : le Peterhoff, résidence d'été des Tsars, et qui s'est voulu le Versailles russe. MOSCOU a donc bénéficié des soins diligents des urbanistes, et les immeubles modernes montrent un curieux style apparenté au baroque, et surchargés de colonnades, de statues, et qui, décidément, n'ont peut faits pour nous enchanter.

La capitale soviétique place son orgueil en quatre points : le Métro, l'Université, et ses deux grands parcs. Parc GORKI de Culture et Repos et Exposition permanente, où l'on peut voir de tout, depuis les spoutniks, jusqu'aux tracteurs, en passant par la télévision en couleur ; des fontaines et des massifs de fleurs sont destinés à reposer l'oeil ; le soir, ces fontaines deviennent lumineuses, et les haut-parleurs qui dans la journée alternent la propagande et le musique, diffusent doucement les grandes oeuvres classiques (nous y avons écouté la Neuvième Symphonie de BEETHOVEN). L'Université a été conçue pour faciliter le travail des étudiants ; toute une aile leur est réservée : on y trouve des chambres avec toutes les commodités (douche, W.C.), mais minuscules ; des restaurants, des salles de jeux, un bureau de poste, et des magasins. Quant au métro, point n'est besoin de rappeler que la présence du chemin de fer paraît incongrue dans ces stations surchargées de statues, mosaïques et colonnes grecques. Le petit nombre de stations fait qu'il n'y en a pas deux pareilles. Il faut préciser que le métro est un bon moyen pour se déplacer entre deux points éloignés de la ville ; le voyageur utilise ensuite un transport de surface pour se rendre à sa destination finale.

MOSCOU est d'ailleurs une ville très étendue et de nouveaux quartiers sont en construction ; ils offrent de larges perspectives, bordées d'immeubles ne dépassant pas cinq étages, aux fenêtres dépourvues de volets et construits en briques, ce qui accroît la monotonie et l'austérité de ces avenues rectilignes. Le caillou est en effet objet rare dans ce pays surprenant, et il est réservé à la construction des ouvrages d'art. Laplupart des routes sont même dépourvues de ballast et si les voies

importantes sont goudronnées, elles sont de qualité fort médiocre ; la circulation y est de moyenne importance, mais on y rencontre un nombre incroyable de camions. De même, la circulation urbaine est relativement modeste. Là aussi peu de voitures particulières, mais des taxis, des camions et des autobus ; on rencontre aussi des scooters que nous appelons Vespa en FRANCE, et qui en possèdent même le bruit caractéristique. La forme des automobiles semble être fixée par le plan quinquennal ; actuellement deux modèles sont offerts à la vente : la Volga, de six places, et la Moskvitch de petite cylindrée. La circulation urbaine est bien organisée ; les feux tricolores ont été distribués à profusion ; les règlements sont observés : d'ailleurs le contrevenant se voit retirer sur le champ son permis de conduire. Enfin, chose incroyable pour un parisien, on a aucune difficulté à garer son véhicule ! Durant tout notre voyage, nous n'avons vu qu'un seul panneau de stationnement interdit (à LENINGRAD). Le piéton moscovite est soumis au même régime que ses confrères occidentaux, et il lui faut de bons réflexes pour traverser les rues, le fait de se trouver sur un passage clouté ne constitue pas une garantie.

Notre programme comportait aussi une visite aux Mines de STALINOGORSK, à environ deux cents kilomètres au Sud-Est de MOSCOU près des sources du DON. Nous y sommes allés en autocar, ce qui nous permit de constater le mauvais état d'une route aussi importante, sillonnée de nombreux camions. A la sortie de MOSCOU, nous avons pu admirer, faisant suite à un triste bidonville de charmantes "datchas" en bois peint de couleurs vives, et sculpté.

Notre route nous fit passer par TOULA, grande ville à l'aspect négligé, qui ne souffre pas la comparaison avec les villes françaises de même importance. Nous avons traversé une importante région agricole, et nous avons pu apercevoir de loin en loin de grands panneaux annonçant les objectifs du plan, ou la production des divers Kolkhozes ou Sovkhozes. Les mineurs nous firent un accueil chaleureux, et nous eûmes un beau succès de curiosité, qui aurait pu être gênant, sans la gentillesse que sait mettre le Russe dans ses rapports humains.

A ce sujet, il était fréquent que des gens nous abordent dans la rue ou dans l'autobus, les vieux nous parlaient en français, mais on sentait qu'ils n'osaient pas dire le fond de leur pensée, les salutations faites, ils nous quittaient brusquement. Il n'y eut qu'une femme pour nous dire "maintenant, je peux vous parler, il y a dix ans j'aurai risqué la déportation". La plupart des gens nous abordaient en Anglais, certains pour nous demander si nous n'avions pas des dollars, d'autres, et en particulier les jeunes, pour nous poser toutes sortes de questions qui touchaient bien sûr de près notre malheureuse existence d'exploités et de victimes du capitalisme. Nous avons fait les mises au point qui s'imposaient, plus par principe que par convaincre nos interlocuteurs. Nous avons en effet vite compris que nous perdions notre temps : "Je sais que chez vous c'est ainsi", nous répondaient-ils.

Nous avons quitté MOSCOU après un dernier coup d'oeil à la Place Rouge, à la foule dense et morne, et uniforme qui se dirigeait vers le Goum ; deux jours et demi après, nous étions à PARIS, essayant de mettre un peu d'ordre dans les innombrables impressions que nous rapportions de ce pays, si nou-

- VIE CULTURELLE -

Une des caractéristiques les plus frappantes de la civilisation soviétique est l'importance de la culture.

Les élèves qui poursuivent des études supérieures se spécialisent très rapidement, ne forment pas une classe à part, à laquelle serait réservée le droit à toutes connaissances.

On reconnaît au contraire une soif d'apprendre qui existe dans toutes les couches de la société : ouvriers, techniciens, ingénieurs, etc ... On dit souvent de la culture occidentale qu'elle est "Ce qui reste quand on a tout oublié."

Dans cette optique, l'homme acquiert tout d'abord un vaste savoir, dont l'étendue l'amène bientôt à négliger le détail devant l'ensemble, la lettre devant l'esprit.

Si elle est plus enracinée dans le peuple, donc plus vivante, la culture soviétique est aussi plus sommaire et n'entraîne pas ces synthèses qui nous en paraissent le but final.

Nulle part peut-être, on ne trouvera plus communément une telle variété et une telle profondeur de connaissances, mais également une mauvaise foi aussi évidente et des esprits aussi prévenus par une grossière propagande. Car, comme toutes choses, la culture est "affaire d'Etat", et si celui-ci détermine des prix qui rendent disques, livres, etc ... extrêmement bon marché, en revanche il exerce partout son contrôle.

Je parlerai tout d'abord des livres et de la Presse.

On vend, à MOSCOU, des livres partout ; dans les rues, les édifices publics, dans des camions, dans le métro - dans ce dernier cas, il ne s'agit pas de kiosques, que l'on verrait mal dans une construction aussi grandiose que le métro de MOSCOU, mais de librairies qui offrent les éditions les plus rares.

Toutes ces lectures sont très sérieuses ; les magasins légers n'existent pas, et la seule revue qui traite de stars de Cinéma provient d'un pays satellite qui doit être la POLOGNE ; elle est, paraît-il, très demandée.

La Littérature française est fort appréciée comme en témoignent les chiffres suivants :

Depuis 1920, 178.000.000 d'ouvrages de 441 Auteurs ont été publiés. Il s'agit, bien entendu, de traductions, car notre langue n'a plus la faveur dont elle bénéficiait auprès de l'ancienne société, et a été rempla-

.../...

cée par l'Anglais, et l'Allemand, d'usage technique plus courant.

La première place revient à Victor HUGO (14.000.000 d'exemplaires), suivi de près par BALZAC, MAUPASSANT, ZOLA, R. ROLLAND, A. FRANCE. Le choix des ouvrages paraît incomplet : la lecture de "La Comédie Humaine", de "L'Ile aux pingouins", de "L'Assommoir", ne doit pas donner au lecteur soviétique une image de notre société bien différente de celle qu'on lui enseigne.

Par ailleurs, dans cet univers où la science explique, ou expliquera tout, l'angoisse métaphysique, l'absurdité de la condition humaine sont des concepts totalement étrangers. Aussi bien, CAMUS ne figure-t-il pas dans notre liste.

Les Journaux reflètent évidemment tous la pensée officielle. Le principal est "La Pravda" qui signifie "La Vérité". La vérité est également prodiguée aux membres des organisations de jeunesse ou "Komsomol", par la "Komsomolkaïa Pravda". Quant aux plus jeunes (Les Pionniers), ils lisent la "Pionnieraïa Pravda".

A ces journaux d'information, s'ajoute la "Literatournaïa Gazetta" qui paraît quotidiennement, fait remarquable pour un organe uniquement littéraire.

La Presse en langue étrangère revêt deux formes : elle peut être éditée par les soins du Gouvernement soviétique ; telles sont les "Nouvelles de Moscou", qui paraissent en français, et que l'on peut trouver à PARIS. Mais, le plus souvent, il s'agit de journaux étrangers ; ceux-ci sont alors soigneusement triés et l'on ne trouvera que : "l'Humanité", le "Daily Worker" anglais, ..., contrairement à la POLOGNE, où l'on peut acheter à VARSOVIE "le Monde", ou "France-Soir".

Nous avons, bien sûr, parlé de PASTERNAK, et je citerai à ce propos, un exemple de la foi des lecteurs en leurs journaux :

La publication du "Docteur Jivago", qui avait été commencée en feuilleton dans un grand quotidien de MOSCOU, fut interrompue quand le Jury suédois décerna le Prix Nobel. Nos amis étudiants n'ont donc pu lire la dernière partie de l'ouvrage où le mèdecin évoque douloureusement les luttes, les désordres et les morts de la révolution. Mais la "literatournaïa Gazetta" est venue à leur secours et les a éclairés sur la question. Et, alors que PASTERNAK réfléchit et s'interroge, ils n'hésitent pas à porter un jugement très sévère sur un livre qu'ils n'ont pas lu, évoquant une époque qu'ils n'ont pas connue.

Les Théâtres sont fort nombreux à MOSCOU et LENINGRAD. Le plus célèbre et le plus beau d'entre eux, est le "Bolchoï" qui est l'équivalent de notre Palais Garnier. Construit bien avant la Révolution, il a vu se succé-

.../...

der deux publics bien différents. Là où les membres des grandes familles continuaient leurs conversations de salons sans se soucier du spectable, là où TOLSTOI nous montre l'officier Anatole Kouraguine cherchant sa proie et séduisant la jeune comtesse Natacha Rostov, on remarque maintenant une assistance sérieuse, interessée, exigente et enthousiaste où les seules robes du soir et smokings sont portés par les spectateurs étrangers. Les places y sont aussi chères qu'à l'Opéra de PARIS, et le spectacle est d'une très grande qualité.

Les autres théâtres sont également renommés, et notre interprête, Dimitri Chakhovskof nous a assuré qu'on y jouait TCHEKOV de la façon la plus raffinée.

Par contre, au Cinéma, on est très sentimental ; on aime par dessus tout "Le Rouge et le Noir", et aussi "Babette s'en va t'en guerre" qui poursuit un très grand succès ; les étudiants jugent ce film : "amusant mais un peu léger".

On achète beaucoup de disques qui sont très bon marché ; environ 5 NF le microsillon 33 tours. On préfère le classique, mais les amateurs de jazz écoutent les émissions musicales de la voix de l'Amérique ; ils ne seront d'ailleurs pas tentés d'en savoir plus long, car le reste est brouillé.

Les expositions et musées ont un caractère très éducatif. A côté du Musée des armures, au Kremlin, de la Galerie Trétiakov, de l'extraordinaire musée de l'Ermitage, qui ressemblent beaucoup à ce que l'on peut voir chez nous, existent les innombrables musées Lénine, les musées antireligieux comme celui de la Cathédrale de Kazan à LENINGRAD, et à MOSCOU une immense exposition permanente, agricole, industrielle et scientifique, qui tient du Musée de l'Homme, du Palais de la Découverte, et du Salon des Arts Ménagers.

En achevant de parler de culture en U. R. S. S., je voudrais me tourner vers le passé et voir comment la nouvelle société a assimilé l'héritage des siècles précédents.

Celui-ci comportait 2 legs, un legs matériel très bien respecté, et un legs spirituel qui l'est moins.

En effet, toutes les églises et palais de l'ancienne noblesse, devenus propriété de l'Etat, sont entretenus avec le plus grand soin ; par exemple, les coupoles des églises sont périodiquement recouvertes de feuilles d'or ; le château de PETERHOF, résidence d'été des Tsars qui fut occupé et fort endommagé par les Allemands pendant la dernière guerre, vient d'être restauré ; le parc au bord de la Baltique comporte un extraordinaire jeu de fontaines et de pièces d'eau.

Les Soviétiques en sont très fiers, et racontent qu'en octobre 1917 l'assaut du palais d'hiver de PETROGRAD fut appuyé par des tirs de shrapnell et non d'obus pour causer le minimum de dégâts.

.../...

Il est beaucoup plus difficile de juger de l'héritage spirituel qui a été parfois l'objet de véritables détournements.

Je n'en voudrais pour exemple que le culte rendu au Tsar Pierre le Grand, dont la tombe est la seule que l'on soit autorisé à fleurir dans la Nécropole de la forteresse Pierre et Paul à LENINGRAD. Si Pierre Ier assura la grandeur de l'Empire en l'ouvrant à l'influence occidentale, il fut certainement loin d'être le Tsar "de gauche" qu'on dépeint maintenant. Il en est de même de cet artisan de l'unité russe, Ivan le Terrible, exalté par EINSENSTEIN au moment où l'U. R. S. S. faillit s'écrouler sous la poussée allemande.

Hormis cette sorte d'annexion de l'histoire à des fins politiques, quelle est l'influence, l'actualité de la littérature , de l'atmosphère de la vie d'avant la Révolution ?

Il semble qu'il y ait deux attitudes opposées.

D'une part, on apprécie énormément TOLSTOI, GOGOL, TOURGUENIEV... Le cas de TOLSTOI est d'ailleurs particulier : son excommunication par la hiérarchie en 1901 rachète en quelque sorte aux yeux des Autorités sa ferveur religieuse et son mysticisme et on donne du poids au fait qu'il ait eu un exemplaire du "Capital" de Karl MARX dans sa bibliothèque.

Mais pour revenir à cette première attitude, ce que je disais auparavant sur la délicatesse de l'interprétation de TCHEKOV ne peut s'appliquer qu'à des acteurs qui ont compris et senti toutes les nuances des caractères et du climat de l'époque.

D'autre part, et cette position est en contradiction avec la précédente, ce sentiment de la beauté de l'art et de l'architecture des siècles passés, ne semble pas avoir influencé les réalisateurs contemporains :

les immeubles sont lourds de forme et d'aspect, telle l'Université de MOSCOU ; les objets usuels n'ont aucune recherche ; la peinture et la sculpture sont connues pour leur réalisme académique.

La Révolution a amené un choc qui n'est pas encore complètement amorti, et explique les oppositions entre l'immense soif de connaissances et l'absence de réflexion personnelle, entre la compréhension des choses du passé et la médiocrité des nouvelles réalisations artistiques.

Je vais tout d'abord vous parler des deux Instituts des Mines que nous avons visités en U.R.S.S. ; ce sont ceux de MOSCOU et de LENINGRAD. Celui de MOSCOU est semblable aux Instituts-types, tandis que celui de LENINGRAD, fondé au XVIII° Siècle, occupe une place à part ; son ancienneté lui permet d'être plus un Institut de recherches et de se rapprocher plus de la conception française d'une Ecole Supérieure des Mines.

Du point de vue documentaire, le plus interessant à vous présenter est donc celui de MOSCOU. Le recrutement de ses élèves se fait par un concours du niveau du second baccalauréat, et qui porte sur les mathématiques, la physique, la chimie, la langue russe et une autre langue. Les candidats reçus dans la proportion de 50 à 60 %, sont de deux provenances : ils viennent soit du lycée, soit de l'industrie. Il est en effet assez fréquent de voir les étudiants quitter le lycée, passer deux ans dans l'industrie en continuant leurs études -grâce aux cours du soir ou à l'enseignement par correspondance-, puis se présenter au concours. Ils bénéficient ainsi d'une certaine expérience de la réalité industrielle, et aussi d'une importante majoration de points. Contrairement à ce qui se passe en FRANCE, on a le droit de ne se présenter qu'à un seul concours. Pour attirer les étudiants, les Instituts pratiquent la coutume de la "porte ouverte" ; pendant un jour les élèves tentés par l'école peuvent la visiter et poser des questions aux professeurs et aux élèves qui sont là pour les recevoir.

- Les études que suivent 2.000 élèves, à l'Institut des Mines de MOSCOU, durent 5 ans ; elles sont sanctionnées dans 95 % des cas, par la remise du diplôme d'Ingénieur de l'Ecole. Le contrôle du travail s'effectue par des examens et des interrogations notés de 1 à 5, sur un carnet personnel à l'élève qui peut garder ses notes secrètes. Si au cours de la scolarité la note 2/5 ou moins est obtenue 2 fois, la bourse est supprimée. En cas de notes insuffisantes, l'élève est envoyé dans l'industrie pendant un an, puis peut revenir à l'Institut. Par contre, les meilleurs élèves ont leurs photos affichées au tableau d'honneur dans les couloirs.

- L'enseignement comprend deux parties, une partie théorique et une partie pratique.

La première comprend évidemment les mathématiques, la physique, la chimie, etc ... et, en plus, figure au programme officiel l'étude du matérialisme historique, du Marxisme-Léninisme, de l'Histoire des Mouvements Ouvriers, etc ...

L'enseignement pratique est très développé, plus qu'en FRANCE, et dans un sens assez différent. On étudie non seulement les principes, mais aussi la technologie des machines existantes. C'est ainsi que les élèves connaissent, détail par détail, les machines utilisées en Union Soviétique, et dont ils possèdent des exemplaires dans les laboratoires d'exploitation. De même, les méthodes d'exploitation sont expliquées très en dé-

tail à l'aide de figures, maquettes, etc ... Un tel soin du détail n'est évidemment possible que par une spécialisation très poussée des études ; les options sont fort nombreuses et très particularisées ; par exemple, nous avons rencontré des élèves qui savaient qu'ils seraient ingénieurs d'exploitation à ciel ouvert, ou d'autres, ingénieurs de signalisation. L'option choisie à l'Institut engage donc totalement la carrière future.

Le placement des élèves est assuré par une commission que préside le Directeur ; elle se compose de professeurs, d'élèves et de représentants de l'industrie. Il n'y a pas de liberté de changement. Si le jeune ingénieur refuse les places qui lui sont proposées par la commission, on lui remet le diplôme libre de l'Ecole, et c'est à lui seul, de chercher du travail ; ce cas est, bien sûr, assez rare.

- Après leurs études, les jeunes ingénieurs peuvent aller faire des stages dans des écoles étrangères, particulièrement dans les pays du bloc socialiste. De même, l'Institut reçoit des étudiants étrangers. Il y a actuellement 100 élèves-ingénieurs de Chine populaire à l'Institut.

Voyons maintenant la partie non officielle, du moins théoriquement, de la vie de l'Institut. Deux organismes sont prépondérants ; le Syndicat et le Kommsomol. Ils se ressemblent beaucoup et ont souvent les mêmes buts.

Le Syndicat groupe à peu près tous les membres de l'Institut, moins le Directeur. En effet, les élèves, les assistants, les professeurs, les employés -y compris le balayeur-, participent à l'élection des délégués syndicaux. Le Syndicat a deux buts ; l'un est idéologique ; il s'agit de promouvoir un style de vie en accord avec les enseignements du Marxisme-Léninisme, au besoin de veiller à ce que tout soit conforme à la règle. Le syndicat réalise cet impératif par des réunions, des conférences, etc ..., et aussi en défendant ses membres contre la Direction quand les programmes sont surchargés, ou quand ses décisions lui paraissent injustes. D'autre part, le syndicat s'occupe aussi des distractions de ses membres, sur le plan culturel, il coordonne les activités de différents cercles ; de même, il s'occupe des sports, très pratiqués par les étudiants, et puis de bien d'autres choses, des excursions, du ski, etc ...

Parallèlement au Syndicat, nous trouvons le Kommsomol qui diffère surtout par son recrutement ; il ne comprend en effet que des élèves et des assistants de moins de 28 ans. Pour être membre du Kommsomol, il faut y être élu, ou reçu par les membres déjà en place. A l'Institut, 98 % des élèves faisaient partie du Kommsomol, et les autres désiraient vivement y entrer, mais leur vie scolaire et extra-scolaire ne le permettait pas, pour le moment. Les responsables sont ensuite élus par échelon ; à la base le groupe ou cellule de 25 élèves, puis les délégués de ceux-ci votent, et ainsi de suite jusqu'au Soviet du Kommsomol, dont l'organisation est ainsi calquée sur tout l'appareil politique de l'U.R.S.S. Le groupe de base réalise un tout ; ses membres doivent le plus possible vivre ensemble, discuter ensemble, et sortir ensemble. Je crois

qu'une cellule se forme surtout sur une base officielle, par exemple de gens d'une même option.

Les Chefs doivent être des exemples pour leurs camarades à tous les points de vue ; ils sont généralement choisis parmi les meilleurs élèves, car ils peuvent ainsi consacrer une bonne partie de leur temps au Kommsomol, sans en être gênes dans leurs études.

Les activités du Kommsomol sont assez semblables à celles du Syndicat ; par essence, il doit veiller à ce que les rapports entre les étudiants et entre les élèves et l'Administration, soient en accord avec les règles du Communisme. Et, en plus de l'action quotidienne, il organise des conférences, des réunions, où par exemple des délégués à tel ou tel festival de jeunesse viennent rendre compte à tous de leur action. Naturellement, il a la haute main sur la culture à l'Institut, et sur les activités des divers cercles, théâtraux, musicaux, etc ... Il s'occupe aussi d'envoyer les gens en vacances, normalement, en camps de montagne ou au bord de la mer, et aussi dans des kolkhoses ou dans des chantiers de construction. En effet, il est fréquent que pendant les vacances, les étudiants s'embauchent comme manoeuvres ou comme ouvriers agricoles. C'est ainsi que le Kommsomol de l'Institut est détenteur, pour la reconstruction de MOSCOU, du drapeau rouge qui est en compétition entre les différents Kommsomols d'étudiants de la capitale.

Le parallèlisme entre Kommsomol et Syndicat se poursuit plus loin ; notamment dans l'action envers l'Administration. Il paraît que le Kommsomol dispose d'une influence importante, et, s'il y a désaccord entre un professeur et des élèves, et s'ils sont soutenus par cet organisme, il y a fort à parier que les élèves gagneront en fin de compte.

Le kommsomol agit la plupart du temps, en suscitant une certaine émulation parmi ses membres ; il peut aussi utiliser des réprimandes, voire des sanctions. A cet égard, cet organisme peut également jouer un rôle d'office de renseignements. Par exemple, quand un candidat s'inscrit au concours d'entrée à l'Institut, le Kommsomol entre en rapport avec le Kommsomol du Lycée, ou de l'Entreprise d'où vient ce candidat et lui demande des renseignements sur lui, ses activités, sa conduite extra-scolaire, etc ... Et ainsi, on lui attribue une note, qui compte pour l'admission à l'Institut. Nous avons été assez surpris d'un tel procédé, et nous avons cherché à nous renseigner davantage, en demandant par exemple :

- Quel est le coéfficient affecté à cette note ?

- Cette note ne compte pas dans le classement.

- Supposons un candidat scolairement doué, mais menant une vie, disons... peu conforme à l'idéal préconisé par le Kommsomol ; qu'arrive-t-il ?

- On considère d'abord sa valeur scolaire ; et cette note ne sert qu'é départager deux candidats ayant obtenu le même total à l'examen.

Voila ce qui nous a été répondu.

.../...

- L'encadrement est ainsi très poussé dans le monde des étudiants, et il ne commence pas avec le Kommsomol. En effet, dès l'âge de 6 ans, les jeunes soviétiques peuvent être "pionniers", à condition de faire preuve de certaines qualités de sérieux et de bonne volonté ; ils ont ainsi le droit de porter un foulard rouge. Ils aident les adultes pour certains petits travaux ; ce sont, en quelque sorte, les boys-scouts du communisme.

On peut remarquer en passant, que toutes ces organisations permettent de juger des qualités de leurs membres, et de décider ainsi plus facilement de leur admission au Parti.

Maintenant que nous avons vu ce qu'est le cadre professionnel de la vie de l'étudiant soviétique, nous pouvons essayer de définir sa place dans la société soviétique. Cette place est privilégiée, je crois ; considéré comme travailleur comme les autres membres de la société, il perçoit généralement une bourse, et rares sont les cas où la situation de famille dispense le Gouvernement de lui verser cette allocation d'études.

En ce qui concerne le logement, qui, d'une façon générale, n'est pas très soigné en U.R.S.S., l'étudiant est comparativement bien logé.

Il peut se distraire très facilement grâce aux nombreux stades, théâtres, que l'on met à sa disposition. Pendant les vacances, s'il ne travaille pas, il peut aller, suivant les avis du Kommsomol, dans différents camps de jeunes ; sur le plan militaire, là aussi situation à part, l'étudiant destiné à devenir un cadre, n'effectue pas de service (sauf deux périodes d'un mois chacune), contrairement aux autres jeunes du contingent, qui portent l'uniforme de 2 à 3 ans. On voit ainsi que les avantages ne sont pas minimes.

Nous pouvons maintenant tenter d'esquisser un portrait plus personnel du jeune soviétique ; mais auparavant je voudrais ouvrir une parenthèse ; peut-être est-il présomptueux d'essayer de faire un portrait-type du jeune russe actuel, et en disant cela, je songe à ce que pourrait être un portrait du jeune français en 1960 ! Cela est vrai en partie, car nos contacts n'ont pas été si fréquents et si suivis, que nous puissions être sûrs de ce que nous avançons. D'autre part, nous n'avons connu qu'un mince aspect de la jeunesse soviétique ; mais, malgré tout cela, malgré aussi des difficultés de langage qui ne nous ont pas permis d'aller très loin dans la voie de l'enquête, nous avons pu nous rendre compte que nos questions attiraient presque toujours les mêmes réponses de la part de différents individus. Et ainsi, le fait de n'avoir parlé qu'à un petit nombre ne diminue pas beaucoup la généralité des impressions que nous avons retirées de ces contacts.

Qu'est-ce qui nous a frappés d'abord ? Je crois que c'est la foi de ces jeunes dans l'ordre des choses en RUSSIE, la stabilité, la rigidité de leur système les rend très assurés de l'excellence du communisme. Ils ont l'habitude de considérer que leur pays est, le plus souvent, le plus avancé

.../...

dans la technique, et, dans les autres cas, que le jour n'est pas loin où ils seront les premiers partout.

D'autre part, tout en manifestant cette confiance en l'U.R.S.S., ils nous sont apparus comme jeunes, très jeunes, en réalité plus jeunes que leur âge, tant par leur gentillesse, très spontanée, que par leur peu de goût pour les responsabilités. On a l'impression qu'ils ont l'habitude d'obéir, et seraient souvent bien ennuyés s'ils n'avaient personne pour les diriger ; cela nous a intrigués, et nous nous sommes bien demandés si une telle tournure d'esprit tenait à ce que le système fait des gens en U.R.S.S., ou bien si c'était à cause du caractère profond du peuple russe, à cause d'une docilité aux racines plus profondes. Toujours est-il que les jeunes que nous avons connus manifestent beaucoup de goût pour la vie en groupe, soit de bon gré, soit par obligation envers les directives du Parti ou du chef. Et même, plus précisément, c'est la solitude qui semble ne pas leur plaire ; ce n'est qu'exceptionnellement que l'un de ceux qui nous ont rendu visite s'est séparé du groupe.

Et dans tous les domaines, l'uniformité des avis est assez frappante, même là où nous pensions que l'individualité pouvait se faire jour, nous avons constaté qu'il n'en était rien.

Ainsi, sur le plan religieux, tous les jeunes que nous avons rencontrés, nous ont affirmé ne pas croire en DIEU ; dans la très grande majorité des cas, ce problème semble être considéré comme mineur, rétrograde, voire puéril ; les croyances sont très visiblement confondues avec les superstitions. A ce propos, le fait pour un des jeunes français de notre groupe de dire que pour sa part, il croyait en DIEU, n'a eu d'autre résultat que de provoquer le rire, oui, le rire, parmi les jeunes soviétiques qui l'entouraient. Nous avons demandé bien sûr pourquoi, et ce fut bien notre tour d'entendre des réponses assez comiques, comme par exemple que les existences simultanées de la science moderne et de DIEU, étaient incompatibles et qu'en outre, les spoutniks, dans leurs rondes autour de la terre, n'avaient jamais, au grand jamais, rencontré d'anges .... Alors !...

Mais nous pensons que le sentiment religieux qui a toujours été si vivace dans le peuple russe, n'est pas éteint et que, s'il ne trouve pas son expression dans la religion orthodoxe, il s'extériorise de diverses façons, par exemple par le culte rendu à LENINE.

Dans le domaine de l'art, nous n'avons trouvé qu'un seul étudiant russe n'aimant pas le réalisme soviétique, ce qui nous a semblé assez étonnant. Et la discussion là aussi n'est guère possible, à partir du moment où les jeunes soviétiques n'admettent pas que l'art soit autre chose que la représentation détaillée, et photographique de la réalité. Et puis, pour cela comme pour beaucoup d'autres choses, comment savoir le fond de leur pensée. En littérature, par exemple, nous avons bien vu que c'était impossible : nous parlions un jour des écrivains russes et soviétiques lus en FRANCE, et nous avons demandé : -Aimez-vous PASTERNAK ?- -Non, nous ne l'aimons pas,- nous a-t-on répondu.

.../...